

Penser la socialisation en psychologie

Sous la direction de
Alain Baubion-Broye
Raymond Dupuy
Yves Prêteur

Penser la socialisation en psychologie

Actualité de l'œuvre de Philippe Malrieu

 érès

Ouvrage publié avec le soutien
du Conseil régional Midi-Pyrénées

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3644-5

Première édition © Éditions érès 2013

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

AVANT-PROPOS

<i>Alain Baubion-Broye, Raymond Dupuy, Yves Prêteur</i>	7
---	---

I. ITINÉRAIRE SCIENTIFIQUE ET FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DE L'ŒUVRE DE PHILIPPE MALRIEU

Philippe Malrieu (1912-2005). La personne et l'œuvre <i>Alain Baubion-Broye</i>	17
--	----

La construction du sens dans les dires autobiographiques <i>Philippe Malrieu</i>	27
---	----

Philippe Malrieu : un modèle de la socialisation-personnalisation <i>Mandarine Hugon, Aude Villatte, Yves Prêteur</i>	37
--	----

La psychologie sociale génétique de Philippe Malrieu. Une approche épistémologique <i>Frédéric Fruteau de Laclos</i>	53
--	----

II. PLURALITÉ DES MILIEUX DE VIE, CONFLITS
ET DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNE

Psychologies génétiques et psychologie historique <i>Philippe Malrieu</i>	71
Expérience scolaire et subjectivation <i>Jean-Yves Rochex</i>	85
Socialisation et construction de l'identité sexuée : dialectique des processus d'acculturation et de personnalisation <i>Véronique Rouyer, Olivia Troupel-Cremel</i>	99
Personne et histoire. Construction du sens et création de soi <i>Hervé Larroze-Marracq, Marie Huet-Gueye, Nathalie Oubrayrie-Roussel</i>	113

III. MILIEU DE TRAVAIL ET ACTIVITÉS DE SOCIALISATION
DE LA PERSONNE

Les fonctions sociales de la psychologie <i>Philippe Malrieu</i>	131
Philippe Malrieu et le travail : une personnalisation paralysée ? <i>Yves Clot</i>	141
La personnalisation au travail : enjeux et processus de reconnaissance <i>Jean-Luc Mègemont, Raymond Dupuy</i>	153
Construction du sens du travail et processus de personnalisation : l'étude du transfert d'acquis d'expériences et des dynamiques de projet <i>Brigitte Almudever, Alexis le Blanc, Violette Hajjar</i>	171

IV. QUÊTE DE SENS ET PERSONNALISATION

La notion d'interstructuration du sujet et des institutions <i>Philippe Malrieu</i>	189
Identifications, personnalisation et construction de soi <i>Jean Guichard</i>	205
Socialisation et construction du sens : vers une éthique de l'indétermination <i>Valérie Capdevielle-Mougnibas, Myriam de Léonardis, Claire Safont-Mottay</i>	221
Milieux de socialisation et subjectivation du jeune enfant <i>Ania Beaumatin</i>	229
BIBLIOGRAPHIE.....	243
PRÉSENTATION DES AUTEURS	264

Alain Baubion-Broye
Raymond Dupuy
Yves Prêteur

Avant-propos

L'ouvrage que nous présentons est un hommage au psychologue Philippe Malrieu, décédé en 2005. Il a été, il y a cinquante-cinq ans, le fondateur du laboratoire de psychologie de l'université de Toulouse, « Personnalisation et changements sociaux », devenu, aujourd'hui, « Psychologie du développement et processus de socialisation ».

Philippe Malrieu rappelait souvent les exigences vitales du débat, de la controverse, de la « dispute » scientifique qu'il voulait critiques, constructifs, inventifs et auxquels il souhaitait que son propre travail pût contribuer à l'intérieur comme à l'extérieur des cercles de la recherche en sciences humaines et sociales. L'hommage que les vingt-deux auteurs des chapitres de cet ouvrage rendent à Philippe Malrieu reflète librement une part de ces exigences. Sans doute trouvent-ils aussi des motifs dans la volonté qu'avait Malrieu d'aider sans cesse la réflexion des chercheurs à renouveler les thématiques et les méthodes, sur les fonctions sociales et culturelles de la psychologie. Plusieurs des auteurs de cet ouvrage et au-delà, nombre de chercheurs et de praticiens ont bénéficié de ses enseignements, de ses conseils, de ses questions, ont été associés à lui au sein du laboratoire, ont partagé, prolongé, infléchi ses orientations de recherche. D'autres qui ont découvert plus récemment son œuvre viennent diversifier et nourrir les échanges que l'ouvrage que nous lui consacrons vient stimuler et densifier.

Quatre sections composent cet ouvrage. Chacune d'elles est préfacée par un article ou un fragment de livre, publiés par Malrieu. C'est l'occasion pour les lecteurs de prendre connaissance ou d'approfondir des travaux difficiles d'accès en bibliothèque, souvent méconnus. Pour les

contributeurs à l'ouvrage, c'est la possibilité de confronter leur questionnement actuel de recherche. La première section doit conduire à découvrir ou à reconsidérer les concepts théoriques et les propositions méthodologiques de Malrieu, à rappeler son parcours personnel et professionnel. Les trois sections suivantes discutent et illustrent trois thématiques majeures de son œuvre. Afin de proposer un fil directeur aux quatre sections, les rédacteurs du livre ont été invités à se situer par rapport à un texte dû à Malrieu. Chaque texte constitue, de la sorte, une introduction à chacune des quatre sections.

Le texte de Philippe Malrieu qui ouvre la première section de l'ouvrage, intitulée : « Itinéraire scientifique et fondements épistémologiques de l'œuvre de Philippe Malrieu », est l'avant-propos de son dernier ouvrage, *La construction du sens dans les dires autobiographiques*, publié en 2003. Le lecteur y trouvera l'essentiel, une synthèse brillante, de la réflexion que Malrieu a élaborée tout au long de sa carrière.

Premier angle d'approche de son œuvre et des prolongements qu'elle a suscités, le chapitre conçu par Alain Baubion-Broye : « Philippe Malrieu : la personne et l'œuvre » présente des éléments de la biographie de l'homme, les convictions du scientifique, les combats du citoyen et ceux du militant, les affiliations, les oppositions et les apports originaux du penseur à l'évolution des sciences humaines, le rôle éminent et novateur d'enseignant et de chercheur en psychologie qu'il a assumé pendant de longues années.

Mandarine Hugon, Aude Villatte et Yves Prêteur, sous le titre : « Philippe Malrieu : un modèle théorique de la socialisation-personnalisation », à partir d'une analyse lexicale automatisée de ses écrits, permettent de mieux circonscrire les problématiques et les processus, récurrents dans son œuvre, qui spécifient sa conception des rapports entre socialisation et personnalisation.

Frédéric Fruteau de Laclos propose un chapitre intitulé : « La psychologie sociale génétique de Philippe Malrieu. Une approche épistémologique ». En tant que philosophe, il souligne les chemins de pensée et les abords épistémologiques qui relient Malrieu à certains de ses contemporains, pour lesquels, aussi, comprendre l'homme passe par une analyse des mécanismes de penser et d'éprouver dans des contextes sociaux historiquement orientés. Il invite à « revisiter » le concept de personne chez Malrieu, non plus uniquement « notion mentale » mais « pôle mental d'invention et de transformation des notions face au réel, matériel et social ». Fruteau de Laclos vient, en amont des autres contributions, évaluer la façon dont Malrieu « signe le mode d'intervention du psychologue social généticien, son interprétation générale de l'avènement des personnalités en leur singularité ». La question du statut philosophique

et/ou scientifique de la démarche de Malrieu, plus largement de la psychologie, appelle, selon lui, un effort de concertation renouvelée entre philosophie et psychologie.

Le texte de Malrieu : « Psychologies génétiques et psychologie historique » initie les contributions de la deuxième section de l'ouvrage « Pluralité des milieux de vie, conflits et développement de la personne ». L'auteur y soutient principalement la thèse de l'inscription des conduites de l'individu dans une temporalité historique qui intègre et dépasse son propre empan de vie. À la suite d'Ignace Meyerson notamment, pour penser le changement, pour capter et interroger le « nouveau » dans les conduites de l'individu, Malrieu veut confronter le « structuralisme fonctionnaliste » à l'« Histoire ».

Le chapitre « Expérience scolaire et subjectivation » conçu par Jean-Yves Rochex défend le caractère heuristique de l'approche historique pour comprendre les rapports d'intériorité et de construction réciproque du subjectif et du social. Il illustre la fécondité de cette approche à l'aide d'une des définitions qui fondent aujourd'hui ses propres travaux : « La personne est le lieu d'où nous interrogeons les actes et les œuvres d'une classe en les confrontant à ceux d'une autre classe, les représentations d'une époque par celles d'une autre. » Il montre comment l'activité de l'élève, inscrite dans une perspective temporelle, permet de saisir la pluralité et l'interdépendance de ses cadres de référence (scolaires, familiaux). En même temps, elle permet d'appréhender l'origine de ses conflits réels et potentiels, les évaluations plus ou moins satisfaisantes des déterminants, du sens et des effets de son activité, sources du travail de subjectivation.

Véronique Rouyer et Olivia Troupel-Cremel évitent la tentation d'un transfert sans nuance des problématiques et des concepts historiquement situés de Malrieu dans la recherche contemporaine sur la socialisation du petit enfant. Dans le chapitre « Socialisation et construction de l'identité sexuée : dialectique des processus d'acculturation et de personnalisation », elles soulignent le poids des évolutions socioculturelles et historiques dans l'émergence des questions relatives à la construction de l'identité sexuée au cours de la petite enfance. Les deux auteurs montrent comment la perspective psychohistorique de Malrieu qu'elles adoptent, accorde un intérêt particulier au rôle des *relations interpersonnelles* et à la *part active de l'enfant* dans sa socialisation, comment on peut explorer les rapports complexes entre *identité sexuée*, *subjectivation* et *personnalisation*. Elles confortent une conception continue tout au long de la vie du développement humain.

De la pluralité des cultures et des temps de référence naissent conflits mais aussi inventions. Hervé Larroze-Marracq, Marie Huet-Gueye, Nathalie Oubrayrie-Roussel, prennent en charge cette problématique

dans le dernier chapitre de la deuxième section de l'ouvrage intitulé : « Personne et histoire. Construction du sens et création de soi ». Ils interrogent à leur tour les étapes d'élaboration du concept de personne dans le modèle de Malrieu, cheminement épistémologique ponctué de nombreux débats, rejets, emprunts et dépassements théoriques. Le concept de personne, « réseau des réseaux », est aussi, pour eux, un construit socio-historique qui va à l'encontre de certaines thèses universalistes et fonctionnalistes. Ils insistent singulièrement sur le rôle des contextes culturels. Ce sont les creusets des désirs et des croyances à partir desquels les personnes donnent sens à leurs actes par le travail de symbolisation. Ils marquent ainsi l'importance de ces contextes culturels dans l'étude des mécanismes de construction identitaire de l'adolescent qui prend conscience de « ses rôles sociaux et du sens de ses rôles », de ses relations « avec et contre les autres ». Ils explicitent, en résonance avec les travaux de Malrieu, en quoi le dépassement des conflits, lors de chaque transition majeure, constitue un fondement de la personnalisation. Ils soulignent également la fonction qu'assigne Malrieu à l'imaginaire dans l'édification de la personne. Ils suggèrent un lien épistémique avec l'approche jungienne. Ils invoquent de la sorte les débats et recouvrements possibles avec certaines théories psychanalytiques.

Dans « Les fonctions sociales de la psychologie », un texte qui inaugure la troisième section, Malrieu formule un plaidoyer sur l'utilité sociale de la psychologie dans tous les domaines d'expression des activités humaines, et il anticipe une demande sociale croissante à l'adresse de la discipline. Il défend une position épistémologique et déontologique qui récuse la finalité purement adaptative des connaissances psychologiques sur le sujet humain en référence aux besoins exclusifs de la société globale. Il prône la nécessité d'accorder, sous certaines conditions, recherches fondamentales et applications.

Yves Clot, dans le titre même de son chapitre, s'interroge : « Philippe Malrieu et le travail : une personnalisation paralysée ? » En écho à l'incitation de Malrieu de renforcer les études sur l'aliénation, Clot examine les conditions de « l'activité de travail empêchée ». De même les rapprochements entre la clinique de l'activité qu'il développe et l'analyse du travail dans le modèle de l'interstructuration du sujet et des institutions. Il fait sienne la fonction scientifique et sociale, assignée par Malrieu à la psychologie ; répondre à la question : « Comment développer la personne ? » Il dénonce, à l'intérieur de la psychologie, les pratiques qui en refusent ou en entravent le traitement, notamment dans la prise en charge des demandes sociales de plus en plus intenses à l'égard de la « santé au travail ». Pour lui, il s'agit de promouvoir la santé contre l'hygiénisme. Des méthodes existent qui concourent à nourrir le projet de développement de la personne considéré comme inséparable de l'activité de

transformation du social. Pour Clot, elles supposent l'inscription de l'activité individuelle dans le collectif de travail, un processus dialectique qui lie changements individuels, collectifs, sociaux. Là où l'entretien, par exemple, pouvait être entrevu avec Malrieu comme instrument de la prise de conscience et de l'appropriation des déterminants de soi, « l'ingénierie de l'écoute » qui tente de s'imposer, selon Clot, pourrait verser exclusivement dans la mécanique d'une adaptation productive. Les méthodes de confrontation dialogique qu'il préconise tiennent pour essentielle la prise en compte des conflits d'expériences et de représentations qui constituent des origines de la création et de l'innovation.

Jean-Luc Mègemont et Raymond Dupuy, dans leur contribution : « La personnalisation au travail : enjeux et processus de reconnaissance », étudient la manière dont les nouvelles structures et modalités de contractualisation de l'activité de travail peuvent conduire, du côté du travailleur, à des risques tangibles d'aliénation, tels que produits par des mécanismes de dépossession de l'œuvre collective. Ils s'interrogent, plus particulièrement, sur les processus par lesquels nombre d'acteurs au travail se voient progressivement isolés et désignés comme la cause ultime de l'inefficience *versus* inefficience de l'organisation, comment ils se voient en quelque sorte désocialisés, rendus invisibles. La problématique de la reconnaissance est ici explorée comme modèle théorique et comme pratique susceptibles de réaliser, en des conditions nouvelles, le développement des acteurs au travail. Convaincus du risque de normalisation des modèles et pratiques ambiants de la reconnaissance, dénoncé par Clot auparavant, les deux auteurs proposent de celle-ci une approche originale. Ils privilégient d'abord la dimension temporelle du processus de reconnaissance, acte de signification (intra et interpersonnel), appliqué à ce qui oppose ou relie, dans le temps et l'espace, les objets de pensée et d'action pour la personne. À travers la fabrication ou la découverte des œuvres, la reconnaissance de soi s'exprime dès lors par l'effort d'extéro-centration, par la nécessaire rencontre et le dialogue avec autrui. La reconnaissance n'est pas seulement attente patiente du regard bienveillant d'autrui, elle est un travail de délibération sur les images de soi que les autres nous renvoient et qui sont parfois contradictoires.

Brigitte Almudever, Alexis Le Blanc et Violette Hajjar, dans leur chapitre : « Construction du sens du travail et processus de personnalisation : l'étude du transfert d'acquis d'expériences et des dynamiques de projets », soulignent que la personnalisation au travail ne va pas de soi. Ils expliquent comment la quête de sens au travers de l'activité de travail est une composante des tentatives de personnalisation, en face des conflits et des contradictions qu'éprouvent les individus dans les différents temps et lieux d'existence. Le sens du travail ressort de l'établissement (ou non) de liens

entre des domaines et des temps pluriels d'activités, de relations, de projets. Les processus d'intersignification des conduites sont ainsi explicités. Les trois auteurs examinent les conditions de leur opérationnalisation dans les stratégies de recherche en psychologie du travail et des organisations. Deux exemples d'analyse de conduites de socialisation professionnelle, l'« insertion professionnelle de femmes dans un milieu professionnel dit masculin » et la « socialisation anticipatrice de jeunes en recherche d'emploi », permettent d'éprouver la valeur heuristique des modèles et des méthodes d'analyse des processus de signification de l'activité, et de leur rôle dans la variabilité des conduites de socialisation. En termes d'application, les auteurs s'écartent résolument d'une perspective strictement adaptative des pratiques du psychologue. Ils privilégient les visées d'autonomisation et de développement actif des individus et des collectifs de travail.

« La notion d'interstructuration du sujet et des institutions », texte publié par Malrieu en 1977, ouvre la dernière section de l'ouvrage. Il y décrit l'enjeu scientifique, indissociablement politique et éthique de sa recherche : contribuer à la « construction d'une civilisation dans laquelle les valeurs de la personne ne seront pas l'objet d'un culte philosophique, mais ne seront pas bafouées par l'État ». D'un point de vue épistémologique il invite, comme dans la plupart de ses travaux, à réfléchir sur le degré d'indépendance ou d'autonomie de l'individuel et du social. Il y définit, reprend, recompose les concepts princeps de son modèle du sujet – attachement, identification, déplacement, conflit, imaginaire, désir de dépassement, subjectivation, personne... Ainsi retient-il que « ce qui existe, ce n'est pas des institutions et des individus, mais, l'une par l'autre, une histoire des institutions et une construction des personnes ».

Valérie Capdevielle-Mougnibas, Myriam de Léonardis et Claire Safont-Mottay se confrontent à nouveau au dilemme d'une conception de l'homme « prolongement naturel de l'animal » *versus* « système de constructions symboliques ». Elles rappellent le parti qu'a pris et argumenté Malrieu en faveur de la deuxième option. Ce fut aussi celui de Meyerson dont Malrieu a toujours reconnu l'influence. À l'encontre du déterminisme naturel, mis en avant par de nombreux modèles, les trois auteurs veulent reformuler les présupposés philosophiques et les processus psychologiques à partir desquels s'étoffe une conception de la liberté du sujet humain. Elles dégagent « le caractère illusoire d'une dissociation entre les processus d'individuation et les processus d'intégration sociale ». Elles indiquent comment l'analyse des rapports entre individus et sociétés chez Malrieu (auquel elles se réfèrent explicitement), loin d'ignorer le social dans la détermination de leurs conduites, en fait le pôle d'ancrage où se génèrent les processus fondamentaux de la personnalisation, et partant, où se définit la sphère de la liberté du sujet. Les auteurs repèrent, au cœur du

modèle de Malrieu, l'hypothèse de l'indétermination des sujets. Elles suggèrent que la psychologie doit explorer les processus d'emprise et de déprise par lesquels le sujet humain, tout au long de sa socialisation, expérimente, éprouve, met en doute, affirme sa singularité dans ses rapports à autrui et aux institutions. Les auteurs esquissent un questionnement indispensable sur les méthodologies compréhensives, qu'elles jugent aptes à mieux circonscrire le sens que le sujet attribue à ses expériences individuelles et collectives dans ses différents milieux et temps de vie.

Jean Guichard, dans sa contribution intitulée : « Identifications, personnalisation et construction de soi », étaye sa définition de la personne comme figure trinitaire (articulant le « je », le « tu », le « il/elle »). Cela passe par un examen critique auquel il soumet les modèles contemporains de l'identité. Il y a une relativité historique et sociétale des conceptions et des fonctions des processus de la construction identitaire. Guichard s'interroge notamment sur les structures et les processus sociocognitifs, souvent non conscients, en jeu dans cette construction identitaire. Il les distingue des « formes identitaires » et des « formes identitaires subjectives » observables. Pour lui, les phénomènes identitaires sont incompréhensibles s'ils ne sont pas rapportés aux contextes sociaux par et avec lesquels ils s'interconstruisent. Images d'autrui et de grands idéaux anticipés, mise à distance de soi, délibération avec des autrui « soutenant » sur des soi futurs possibles : tels sont les processus à étudier selon l'auteur, sans réduire l'un à la prégnance des autres. Guichard lie « forme de réflexivité ternaire », « processus dialogique » et « personnalisation ». Il débouche sur une analyse à la fois théorique et pratique de l'accompagnement des conduites d'orientation professionnelle. Dans cet accompagnement il s'agit de favoriser chez le consultant l'équilibre entre les deux formes de réflexivité « trinitaire » et « duelle ».

Ania Beaumatin, dans le chapitre : « Milieux de socialisation et subjectivation du jeune enfant », présente et illustre l'évolution des travaux qui ont étudié la « genèse des rapports entre sujets et institutions » chez les petits d'homme, premiers sujets de recherche de Malrieu. Elle nous convie à nous pencher sur les activités de subjectivation de l'enfant, à comprendre comment celui-ci construit ses rapports avec les diverses formes instituées de son monde. À travers des processus fondateurs du développement, notamment celui de « déplacement », on explique comment le jeune enfant, individu achevé à chaque étape de sa maturation, peut être considéré comme coacteur de sa socialisation (avec ses parents, sa fratrie, ses pairs, ses éducateurs professionnels). Pluralité des expériences de socialisation, évolution des conceptions de l'enfant, de la famille et des rôles parentaux : qu'en est-il de l'impact de tels changements sociaux sur le développement individuel, et dans quelle mesure celui-ci

est-il une condition de ceux-là ? Par quelles médiations les processus symboliques et affectifs produisent-ils des effets dans la subjectivation de l'enfant ? Ania Beaumatin résume quelques travaux qui viennent enrichir de manière critique, au sein d'une des équipes du laboratoire, les acquis des recherches de Malrieu. Ces travaux répondent à la double exigence qu'ont dessinée Wallon, Malrieu et leurs successeurs : celle de définir dans leur origine et par leur genèse les actes par lesquels l'enfant devient une personne ; celle d'élaborer des méthodologies précises, respectueuses des spécificités de la communication de l'enfant avec ses milieux, *via* autrui, ses groupes d'appartenance et de référence.

I
ITINÉRAIRE SCIENTIFIQUE
ET FONDEMENTS ÉPISTÉMOLOGIQUES
DE L'ŒUVRE DE PHILIPPE MALRIEU



Philippe Malrieu, juillet 1970.

Alain Baubion-Broye

Philippe Malrieu (1912-2005) La personne et l'œuvre

Philippe Malrieu nous a quittés le 27 février 2005. Dans l'amitié on n'apprend jamais à se consoler de l'absence. C'est cette amitié qui nous a liés à l'homme. Elle nous lie, intimement, toujours, à son œuvre dont aucune directive testamentaire n'a dicté l'usage que chacun en fait ou en fera. Celui que nous avons souhaité adopter dans le projet puis l'organisation de cet ouvrage aurait eu, je crois, son assentiment. Au moins parce qu'il aimerait que ses travaux créent les circonstances d'une confrontation méthodique et critique de points de vue entre des chercheurs d'horizons différents. C'est avec la même réserve et la même prudence que Philippe Malrieu mettait à parler de lui et de son histoire personnelle, de son travail, de ses passions, que nous voulons rendre hommage à l'homme et à son œuvre qui nous ont tant appris.

Philippe Malrieu est né en 1912 à Carcassonne. Son père était instituteur, l'un de ceux qu'on nommait « les hussards noirs de la République ». Il était un homme de mesure et de rigueur, le fils d'un paysan audois pauvre devenu maçon. Mobilisé pendant les années de la guerre de 1914-1918, éloigné du foyer et de sa famille, c'est à la tendre vigilance de la mère que fut confiée la prime éducation de l'enfant Philippe. Elle était la fille d'un tonnelier qui exerçait son art à Frontignan, tout près de Sète, là où Philippe a longtemps gardé des habitudes vacancières. Adolescent, il avait plaisir à se retrouver dans ce bout de Languedoc, en compagnie de ses cousins, sur les sentiers indécis qui forcent la pierre de la garrigue jusqu'aux rives de la Méditerranée. Plus tard, c'est surtout dans les Pyrénées qu'il aimait venir se ressourcer, en de longues balades, avec sa famille, ses amis. Il aimait ces

montagnes, il connaissait le nom de tous leurs sommets. Et il aimait l'Occitanie, son peuple, sa culture, sa langue, ses traditions.

Après de brillantes études secondaires classiques à Carcassonne et le premier prix de philosophie au Concours général, Philippe Malrieu gagne le lycée Louis-Le Grand. Il y sera pensionnaire en classe de khâgne. Il est admis à l'École normale supérieure en 1931 et obtient l'agrégation de philosophie en 1938. Parmi ses professeurs, c'est Cavaillès qui a eu, sur lui, une influence majeure. Pour cet homme, pour le philosophe et le militant, il éprouva une fascination profonde. Cavaillès fut un héros de la Résistance, martyr du nazisme. C'est lui qui suggéra à Philippe Malrieu de s'intéresser à la philosophie heideggerienne. Il lui consacra son diplôme de fin d'études qui eut pour titre « La conception de l'action technique chez Marx et Heidegger ». Avec enthousiasme, Philippe Malrieu alla suivre en 1933 les cours de Heidegger à Fribourg. Mais la rencontre fut douloureuse. Il découvre rapidement les allégeances spectaculaires de Heidegger aux rituels des cérémonies et de l'idéologie nazies. C'en est trop pour Malrieu, qui, au sein de l'école, fait de la lutte contre le fascisme la raison intransigeante de ses actes. Il partageait cette raison, en indéfectible amitié, avec de jeunes intellectuels dont la pensée et les options étaient, comme les siennes, aiguillonnées par les sentiments de l'urgence et par le devoir ardent de l'engagement politique contre les barbaries. Il milita avec d'autres qui ont pour noms Bouvier, Lussiaa, Daudin. De Daudin, il épousa, en 1938, la sœur, Suzanne, elle-même enseignante. Elle remplira, jusqu'à sa mort, en 1973, un rôle important dans l'accomplissement de sa carrière. Elle a, notamment, cosigné avec lui le chapitre intitulé « La socialisation » du tome 5 du *Traité de psychologie de l'enfant* (Malrieu, Malrieu, 1973a). Dans ses années d'école, comme plusieurs de ses amis, il opta pour une adhésion au Parti communiste qu'il maintint par fidélité à un idéal et par solidarité avec ses amis-camarades, malgré des réticences, des interrogations, des indignations, certaines qu'il a plusieurs fois exprimées, d'autres qu'il a aussi douloureusement tues. Le Parti représentait, à ses yeux, la force sociale et politique la mieux organisée, la plus résolue pour s'opposer au national-socialisme et au nazisme qui avaient fait de Franco un allié et de l'Espagne un champ d'essai de la Seconde Guerre mondiale. L'engagement de Malrieu conciliait son rationalisme et une solide foi en la nécessité « d'avancer, de sacrifier un présent assuré à quelque chose d'incertain, de meilleur et de toujours meilleur » – une belle formule de Hölderlin qu'il aimait citer.

Il commença sa carrière d'enseignant de philosophie à Épernay. Puis, après son mariage avec Suzanne, il la poursuivit au lycée de Colmar. Avec Suzanne, ils seront nommés, ensuite, à Guéret de 1940 à 1947. Il s'implique alors dans des tâches et diverses opérations d'information et de transmission

pour l'Armée secrète sous le prénom de Jean-Claude. Il ne se glorifia jamais de ses fonctions dans la Résistance. Il considérait qu'elles avaient été modestes, en tout cas moins risquées, moins exemplaires, moins décisives que les actes d'un Vernant ou d'un Meyerson et d'autres qu'il évoquait quelquefois. Suzanne échappa de peu au sort d'otages dont une liste fut découverte par les résistants de la ville de Guéret dans les tiroirs d'un bureau de la milice creusoise. En 1947 et jusqu'en 1951, Philippe Malrieu exerça son métier d'enseignant au lycée de Montpellier.

Il a, dans cette période, des contacts multiples avec Ignace Meyerson, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. Meyerson l'invite aux séminaires qu'il organise dans le cadre de la Société d'études psychologiques qu'il a créée. S'y côtoient ou y participent, par l'envoi de contributions écrites, des historiens, des géographes, des économistes, des philosophes, des juristes, des sociologues, parmi lesquels il y eut Febvre, Faucher, Friedmann, Bloch, Mauss, Lalande et, bien sûr, Malrieu. Il y eut aussi des hommes de religion : monseigneur de Solages, recteur de l'Institut catholique, monseigneur Saliège qui s'opposa, avec courage et fermeté, aux persécutions antisémites, et aida matériellement les républicains espagnols détenus dans les camps de la région toulousaine. Le premier de ces séminaires, en réalité nommés par Meyerson « Journées d'étude », se tient le 15 mai 1941. Le thème en est « Le travail : une conduite » et les multiples approches dont il est l'objet dans les recherches des sciences humaines et sociales. Le deuxième séminaire, le 23 juin 1941, est consacré à « La psychologie et l'histoire du travail et des techniques ». Meyerson souligne que l'historien Marc Bloch vint depuis Clermont-Ferrand, « voyage d'amitié intellectuelle ». Résistant, il fut peu après torturé et fusillé par les Allemands. D'autres « Journées d'étude », à l'initiative de Meyerson, ont eu lieu, jusqu'en 1947, à Toulouse. Meyerson a souvent fait référence au séminaire qui fut consacré aux « Ruptures de vie », le 22 mars 1946. Au cours de celui-ci, la linguiste Dambuyant présenta un exposé dense, publié sous le titre « Remarques sur le moi dans la déportation » dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* (numéro d'avril-juin 1946). Dambuyant y témoigne de son expérience de prisonnière, internée dans un camp de concentration allemand. Ainsi que l'affirme Malrieu dans son dernier ouvrage, en écho à ce témoignage, « l'analyse qu'elle en tire permet de dégager les caractéristiques essentielles d'un acte de personnalisation » (2003, p. 19).

Rappelons que Meyerson avait été chassé en 1940 de son poste de directeur d'études de l'École des hautes études par les lois raciales, les « lois scélérates de Vichy ». Il s'est « replié » à Toulouse où il enseigna la psychologie à la Faculté des lettres. Vernant l'avait accueilli dans sa famille à Narbonne. Tous les deux partageaient la même vision du monde, les mêmes

questions. Vernant fut nommé professeur de philosophie au lycée Pierre de Fermat de Toulouse. Lui et Meyerson eurent dans la Résistance militaire de la région de Toulouse, dans les rangs des FFI, des rôles éminents.

Meyerson tenait en forte considération Philippe Malrieu et les deux thèses d'État qu'il a écrites : sa thèse principale « Les émotions et la personnalité de l'enfant » (1952) et sa thèse complémentaire « Les origines de la conscience du temps » (1953). Philippe Malrieu devient chargé d'enseignement à la Faculté des lettres de Toulouse en 1952. Il est nommé professeur en 1955. Il succède à Meyerson. Dans le cadre de l'Institut de psychologie, il conçoit et met en place la licence de psychologie. Il est secondé par Antoine Léon qu'il a choisi comme assistant. En même temps qu'il agrandit l'équipe enseignante, il conçoit et organise, à partir des années 1970, des filières en psychopédagogie, psychologie sociale et du travail, psychologie clinique et pathologique, des formations diplômantes qui se renforceront rapidement et qui séduiront de plus en plus d'étudiants.

En 1967, la création du laboratoire « Personnalisation et changements sociaux » – Équipe de recherche associée au CNRS (ERA 130 CNRS) – a constitué un tournant décisif dans la structuration de la recherche en psychologie au sein de l'université de Toulouse. Philippe Malrieu a fondé ce laboratoire, en a animé les mouvements tout au long de sa carrière. Quand il en fut besoin, il l'a défendu bec et ongles, avec vigueur, sans faire de tapage. Il a rassemblé des talents et des énergies, étoffé une conception du travail d'équipe... Là où il y avait une volonté et une histoire, il a su construire un projet. Il a tracé un chemin. Il a créé une œuvre collective durable. D'autres, avec et après lui, l'ont consolidée. Ils lui ont donné sa vitalité, ont coopéré à ses renouvellements et à son identité.

Philippe Malrieu vécut ses dernières années avec Sonia, sa seconde épouse. Elle l'encouragea avec constance et attention, parfois avec quelque impatience, dans la scrupuleuse et longue rédaction de l'ouvrage – son dernier – qu'il a intitulé : *La construction du sens dans les dires autobiographiques* (2003). Y sont réunies dans une synthèse ample et pénétrante ses convictions de chercheur, et suggérées les tâches qui incombent au psychologue dont la moins simple et la plus hardie, assurément, est de resituer l'objet et les méthodes de la psychologie dans le réseau de ses échanges, jamais arrêtés, avec des disciplines telles l'histoire, la biologie, la philosophie, la sociologie. C'est l'une des manières de se déprendre des oppositions entre sciences humaines et sciences de la nature qu'il a toujours rejetées parce qu'il les jugeait stériles dans la pensée et les épistémologies occidentales.

Dans cet ouvrage, son objectif était, en effet, de resserrer les thèmes et d'étayer les analyses qu'il estimait insuffisamment approfondis par ses propres travaux ou par ceux, actuels, des sciences humaines desquels il